

UNE RENCONTRE INATTENDUE

Micheline Dumont

The author, a researcher and a teacher, had never thought that on her road to feminism, she would find religion. For her, and in feminist circles in the 70s, religion had lost meaning, correspondence with real life — feminist ideas had no place in the Church. Through her research and in her contact with feminist groups, she discovered feminist theology; the religious texts became meaningful to her when she discovered that the sacred is relevant to the feminist experience of women.

Venue au féminisme par la recherche et l'enseignement sur l'histoire des femmes, je n'aurais jamais prévu que sur mon itinéraire je rencontrerais la religion.

Durant les années 70 au Québec, dans les milieux féministes, on avait largement l'impression que la religion, c'était fini. On n'en parlait plus que pour pointer du doigt la position obscurantiste et rétrograde de l'Église à l'égard des femmes. Et si on n'était pas débarrassée de toute culpabilité (les diktats de psychologie et les modèles de la société se chargeaient de nous fournir notre quote-part), on avait la certitude d'être au moins débarrassée de cette culpabilité-là, celle qui était liée à l'expérience désastreuse du confessionnal. Fini! C'était bien fini. Et le pape pouvait bien palabrer durant ses voyages: on ne l'écoutait plus.

Comme la majorité des femmes de ma génération, j'ai pris mes distances avec le catholicisme institutionnel et la pratique religieuse à l'ancienne. Or, les expériences sociales qui m'entraînent encore à l'église, (mariages, funérailles, baptêmes, grandes fêtes) me convainquent encore davantage, comme si c'était nécessaire, que le message des prêtres a peu de correspondance avec la vraie vie. De plus, la liturgie "nouvelle" me semble donner dans la mièvrerie, la sensiblerie et le tape-à-l'oeil. Enfin, je n'ai jamais observé que l'analyse féministe ait pénétré dans les églises ou les sacristies.

D'un autre côté, historienne ou professeure, je ne suis pas portée à investiguer du côté de la religion. La seule question religieuse qui m'intéresse est celle des "religieuses" justement, et je la considère davantage comme un phénomène social que comme un phénomène religieux. Si je scrute mes recherches et mes écrits sous l'angle du "sacré", je dois constater que l'élément religieux en est absent et que j'ai toujours observé et analysé les phénomènes religieux comme de simples faits culturels. Dans sa synthèse sur *l'Histoire des femmes au Québec*, le Collectif Clio a

traité du fait religieux dans cette perspective: l'expérience mystique comme moyen d'expression féminine au 17e siècle; la vocation religieuse comme solution à un problème de vie, après 1850; l'église catholique au premier rang des opposants aux timides revendications des femmes durant la première moitié du 20e siècle, etc. Et je ne suis pas la seule. Elizabeth J. Lacelle observait en 1979 que la très grande majorité des études sur les femmes "taisent le fait religieux ou bien le postulent comme un élément oppresseur". (E.J. Lacelle, *La femme et la religion au Canada français, un fait socio-culturel*, Bellarmin, 1979, p. 21.) Quand j'ai lu ce jugement, j'ai accusé le coup. Je me suis sentie personnellement interpellée. Lacelle avait raison de révéler cet illogisme intellectuel qui affirme sans nuance le caractère oppresseur de la religion et du même souffle, refuse d'examiner rigoureusement les phénomènes qui auraient exprimé cette oppression.

Par la suite, j'ai été confrontée très rapidement à toutes sortes de situations inédites pour moi. J'ai signé le télégramme d'appui à Sister Theresa Kaul qui avait sollicité de Jean-Paul II le droit pour les femmes de célébrer.

Je me suis abonnée à *l'Autre Parole*. J'ai écouté Louise Melançon, ma collègue, qui se demandait: "Peut-on être féministe et croyante?" J'ai suivi les dossiers brûlants que constituent l'avortement, le scandale de *Les fées ont soif*, le statut des femmes dans l'Église. J'ai été invitée à prendre la parole devant des congrès de religieuses où j'ai découvert que les religieuses sont en train de se trouver une identité sociale comme femmes. J'ai découvert les textes stupéfiants de la théologie féminine. Et j'ai compris que les anciens textes à caractère religieux ne pouvaient pas me toucher parce qu'ils ne me parlaient pas.

La Foi, qui était si sèche, si lointaine, si mécanique, devenait soudain quelque chose de vivant. La Parole se décryptait de sa gangue patriarcale, de son modèle culturel où les rapports entre hommes et femmes se vivent sous le modèle hiérarchique.

Et derrière les quolibets de ceux qui ridiculisent les tentatives actuelles de féminiser la Bible — on entend les inquiétudes de tous ceux qui craignent de perdre ce qui leur semblait des certitudes et qui s'exprimaient par tant de poncifs et de symboles: Eve. . . Marie. . . le Père. . ., la pomme.

"Cela dit, comment Dieu parle-t-il? Quelle est sa préférence grammaticale et quelle est sa préférence sexuelle? Dans un couple, par exemple, est-il davan-

tage du côté de l'homme ou du côté de la femme? Dans la direction des institutions religieuses, dans les sciences et dans les arts, dans le prophétisme, quels sont ses traits sexués? Et à la guerre, comment Dieu s'exprime-t-il? Ces questions sont troublantes. Peuvent-elles faire saisir que l'Esprit, l'Amour, la Justice, l'Humilité ne sont pas le propre d'un sexe plus que l'autre. Oui, puissent-elles faire voir que Dieu est partout. C'est-à-dire non pas dans un texte mais dans nos actes où femmes et hommes, nous retrouvons notre image et notre ressemblance". (Rodrigue Johnson, "Dieu n'est pas dans un texte, mais dans nos actes", dans *La Tribune*, 10 novembre 1983).

Je reconnais que les textes religieux me touchent depuis que je sais et surtout que je sens que le sacré est ouvert *aussi* à l'expérience des femmes. Quand elle est lue autrement, c'est-à-dire quand on perce l'écorce des mots et des formules, la parole qu'on écrit avec un P majuscule devient différente. Elle ouvre à la vie, elle enfante au lieu de se figer dans une espèce de scénario fixé depuis des millénaires. Et je voudrais avoir la fraîcheur de la petite Julie, 4 ans, qui demande à sa mère: "Quand Marie était enceinte, elle savait pas, hein! maman. si elle était pour avoir un petit gars ou une petite fille?" (*Et pourquoi*, Québec, le CEP, 1983, p. 9).

Le Credo de la femme

*Rachel Wahlberg,
traduit de l'anglais par Kate Bultman*

Je crois en Dieu
qui a créé la femme et l'homme à son image
qui a créé le monde
et a confié aux deux sexes
le soin de la terre.

Je crois en Jésus
enfant de Dieu
choisi par Dieu
né de la femme Marie;
qui écoutait les femmes et les aimait
qui demeurait dans leurs maisons
qui discutait du Royaume avec elles
qui était suivi et aidé
par des femmes disciples.

Je crois en Jésus
qui, à la fontaine, parlait de théologie
à une femme
et lui a révélé en premier
sa mission messianique,
qui l'a persuadée d'aller annoncer
sa grande nouvelle dans la ville.

Je crois en Jésus qui fut oint
par une femme dans la maison de Simon,
qui réprimanda les hommes invités parce
qu'ils la méprisaient.

Je crois en Jésus
qui dit qu'on se souviendrait de cette femme
pour ce qu'elle avait fait
pour avoir servi Jésus

Je crois en Jésus
qui agit résolument
pour rejeter les tabous du sang
d'anciennes sociétés
en guérissant la femme hardie
qui l'avait touché.

Je crois en Jésus qui guérit
une femme le jour du sabbat
et lui rendit la santé
parce qu'elle était
un être humain.

Je crois en Jésus
qui parlait de Dieu
comme une femme cherchant
la pièce de monnaie perdue
comme une femme qui cherchait en balayant
ce qui était perdu.

Je crois en Jésus
qui pensait à la grossesse et à la naissance
avec révérence
non comme à une punition- mais
comme à un événement déchirant
métaphore de la transformation
naissance nouvelle
de l'angoisse-en-joie.

Je crois en Jésus
qui parlait de lui-même
comme d'une mère poule
qui rassemble ses poussins
sous son aile.

Je crois en Jésus qui apparut
en premier à Marie-Madeleine
qui l'envoya avec la nouvelle éclatante

VA ET ANNONCE. . .

Je crois en l'intégrité
du Sauveur
en qui il n'y a ni Juif ni Grec
ni esclave ni homme libre
ni masculin ni féminin
car nous sommes tous un
dans le salut.

Je crois au Saint-Esprit
qui plane au-dessus des eaux
de la création
et au-dessus de la terre.

Je crois au Saint-Esprit
l'esprit féminin de Dieu
qui, comme une poule
nous a créés
et nous a donné naissance
et nous couvre de ses ailes.